

Non réconciliés

Kanehsatake, 270 ans de résistance d'Alanis Obomsawin

André Roy

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23008ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1994). Compte rendu de [Non réconciliés / *Kanehsatake, 270 ans de résistance* d'Alanis Obomsawin]. *24 images*, (71), 74–74.

NON RÉCONCILIÉS

par André Roy

On donnera la juste place qui revient à ce film d'Alanis Obomsawin, qui ne s'en offusquera probablement pas, si on lui accole l'épithète de militant. Car *Kanehsatake, 270 ans de résistance* est une production militante comme l'étaient à leur époque *L'heure des brasiers*, de Fernando Solanas sur la lutte des péronistes en Argentine, *The People's War*, de Robert Kramer sur la résistance des Vietnams, ou *L'olivier*, signé par un collectif, sur les Palestiniens. Des films construits pour les besoins d'une cause. On exprimera ici quand même notre surprise: que ce document soit une production de l'ONF, organisme pourtant soucieux d'objectivité et d'équilibre politique et qui ne prévient personne du genre proposé.

Kanehsatake... défend ici une thèse: que les événements d'Oka de l'été 1990 ne sont que la continuation historique de la défense des Indiens de leur terre, pillée, volée, polluée par les Blancs. Que l'action de ces derniers (administrateurs, villageois, police, armée) symbolise un forfait plus grand qui a débuté avec les premiers Européens conquérants. Que cette thèse sera illustrée à l'occasion d'un film sur ces événements récents et que tous les éléments seront privilégiés en fonction d'elle. Que les «acteurs» seront typés (d'un côté les bons, soit les autochtones, de l'autre les méchants, soit les Blancs). Qu'il pourra y avoir manipulation de l'information, c'est-à-dire traitement dirigé. Et même dramatisation, qui donne quand même l'impression désagréable que le spectacle de cet état de guerre avait été préparé aussi de l'autre côté des barricades, là où se tient justement Alanis Obomsawin — comme dans cette scène de l'un des derniers jours de l'affrontement dans laquelle on voit un père parlant à sa femme puis à sa fille par téléphone cellulaire au milieu de bruits assourdissants. (Oh! autochtones humains, très humains, vrais humains au centre de la barbarie!) Que l'on ne distin-



PHOTO: JONATHAN WENK

«Des images forcloses dans leur vérité.»

guera pas ce qui tient de l'hystérie et de la vérité, comme dans ce plan d'une échauffourée où une mère indienne crie que des soldats tuent ses enfants alors qu'aucun autre plan ne viendra confirmer ou infirmer l'accusation. On sait bien qu'il n'y a pas eu tuerie d'enfants durant l'été 90.

On dira quand même que nous savons que c'est un film militant, qu'il y a donc des images présentes et d'autres absentes, des images glorifiantes et d'autres dévalorisantes; des images forcloses dans leur vérité (parce que sans contre-champ). Qu'il y a des signifiants plaqués sur des signifiés, ou bien séparés d'eux. Ainsi que des cris et des pleurs, des discussions, des regards, soit des débris d'événements rassemblés forcément pour prendre un sens précis. Qu'il y a un discours juste d'une part (celui des autochtones) et douteux d'autre part (celui des non-autochtones). Mais on posera aussi la question: Avait-on besoin de ce genre de film ici et maintenant?

On pourra donc aussi dire qu'on souhaite plutôt ardemment que le mur d'incompréhension et de silence entre les communautés indienne et blanche tombe

— et affirmer que ce faux documentaire fait malheureusement tout le contraire en le bétonnant. On pourra souhaiter avoir moins besoin d'exposés accusateurs et prêcheurs, et plus de dialogue, d'écoute de l'autre, dans un espace qui rendrait la complexité du réel. Et on pense qu'il aurait fallu avoir à la place un film de fiction signé par un ou une Indienne — que l'ONF aurait mieux fait de promouvoir plutôt que de se réfugier dans la rectitude politique en finançant un *Kanehsatake...* qui n'attirera la sympathie que des convaincus et des étrangers.

Si la crédibilité menace tant ce film, qui a cru que la transformation de l'actualité en fantasme de vérité est de l'information, c'est que la réalisatrice n'a pas su faire image. Faire du

cinéma. Mais seulement de la télévision pauvre et tiers-mondiste, c'est-à-dire propagandiste-pédagogique selon la phraséologie militante. De la communication parallèle, repliée sur elle-même, tronquée, peu généreuse et enrichissante par le refus, voire la haine de l'autre. Alanis Obomsawin a oublié que le cinéma ne servait pas à se complaire dans l'idée que l'on se fait de l'autre, mais à laisser libre le spectateur de s'en faire une idée. Sans quoi, on rejette ce dernier et il n'y a plus de possibilité de réconciliation. En attendant, comme toute personne rejetée — et ayant le moindre orgueil —, le spectateur n'a alors qu'une envie face à ce film trop long: partir. ■

KANEHSATAKE, 270 ANS DE RÉSISTANCE

Québec 1993. Ré. et scé.: Alanis Obomsawin. Mont.: Yuriy Luhoby. Mus.: Claude Vendette, Francis Grandmont. 119 minutes. Couleur. Prod. et dist.: ONF